

LE MINISTÈRE DES POSTES À OTTAWA, A AUTORISÉ L'AFFRANCHISSEMENT EN NUMÉRAIRE ET L'ENVOI COMME OBJET DE DEUXIÈME CLASSE DE LA PRÉSENTE PUBLICATION

Sommes-nous encore catholiques ? Il est certain qu'il faudrait remettre en place celui qui s'aviserait de dire le contraire. Mais, sommes-nous encore pratiquants ? Là, est une tout autre question...

Depuis que la messe et les offices religieux sont devenus libres, y apportons-nous une contribution sérieuse ? La réponse à cette question n'est pas difficile à trouver : NON. Assistons seulement à la messe de 7 heures pour nous en rendre compte ! Heuseusement qu'il reste encore quelques âmes pratiquantes !

Ainsi, peut-on diviser les étudiants en cinq grands groupes d'esprits religieux : les « fervents », les « partagés », les « traditionalistes », les « indifférents » et les « areligieux ». Les **fervents** sont ceux qui dès l'âge de 12 à 15 ans ont réussi à comprendre le sens de la religion et à rechercher Dieu dans tout ce

qu'ils font, même durant les vacances. Le deuxième groupe que nous rencontrons sont les **partagés**. Ceux qui appartiennent à ce groupe sont des instables spirituellement : ils choisissent leur jour, pour être soit fervents, soit indifférents. Ils ne parviennent pas à mettre en pratique les bons sentiments qui les habitent. Ils croient que la grâce n'est pas faite pour eux. Le troisième groupe qui comprend les **traditionalistes**, est avec le groupe des indifférents celui qui comprend la moitié des effectifs de nos collèges. Les traditionalistes écoutent les directives religieuses, mais leur esprit et leur cœur sont loin. Les **indifférents**, sont des areligieux en puissance : pour eux, le goût du divin est incertain. Réduisant la religion au minimum, ils la supportent parce qu'il est impossible de vivre sans elle : ils jugent en chrétiens, mais vivent en païens. Enfin, les **areligieux** sont de grands orgueilleux. Quand ils prient,

ce n'est que sous l'influence d'un réflexe, dans un moment d'effroi ou par la survivance d'une routine.

Regardons nos actions : dans quels types d'esprits religieux sommes-nous ? A voir agir les étudiants de ce collège, on se croirait en pleine antiquité. Les dieux abondent : si ce n'est pas Orphée qui nous mène au pays des rêves, c'est madame la déesse télévision qui absorbe toute notre énergie visuelle ou mentale ; remarquons qu'il y en a bien d'autres.

D'ailleurs, avons-nous bien compris le sens de la messe ? Réfléchissons un moment sur ce grand mystère. La première action que nous faisons en assistant à la messe est l'adoration de Dieu, le Créateur. Comment pouvons-nous imaginer un seul moment qu'une pauvre créature comme nous puisse se passer du Créateur

éternel ? C'est vraiment une utopie que de croire à une sottise pareille. Le Créateur sachant notre faiblesse, a envoyé sur la terre, son Fils Jésus pour nous sauver. Il est mort sur la croix. Pensons-y donc, c'est cet acte rédempteur qui se renouvelle tous les matins sur l'autel... Comment pouvons-nous rester insensibles à cet appel de la grâce ? Il fait de la peine parfois d'entendre cette affirmation au sujet de la messe : « QUE C'EST PLATE D'ALLER À LA MESSE ! » N'oublions pas que la messe n'est pas un film, mais bien une réalité.

Heureusement que la messe est encore obligatoire le dimanche ; cela nous remet dans la bonne voie... mais pas pour longtemps. Chaque dimanche, c'est la même chose : bavardage, distractions de toutes sortes, etc. Cela, on le rencontre encore plus chez les anciens, les plus vieux, ceux qui ont pour ainsi dire, dans

notre société étudiante, l'obligation morale de donner le bon exemple aux plus jeunes : ils s'appellent eux-mêmes « philosophes » ! Nous pouvons rire !

Ce siècle d'indifférence nous mènera en quel lieu ? Il faut repenser notre spiritualisme, s'interroger sur ce qu'on est et sur ce qu'on doit devenir. Nous arriverons à suivre les directives de nos éducateurs et aussi (surtout) de nos directeurs spirituels, si on prend sa vie à deux mains. Profitons de notre passage au collège pour affermir notre foi. Ce ne sont pas les moyens ni la distribution des sacrements ni la sainte messe qui nous manquent, mais bien notre bonne volonté de chrétien convaincu. Le seul vrai but dans la vie, c'est Dieu et sa gloire : la religion n'est pas un mythe, mais bien une réalité.

Denis Roy,
Philo I.

BAROMÈTRE SPIRITUEL

Bien, ce n'est pas si mal : il y en a tout de même 15 sur 205 qui pensent SOUVENT à offrir leur classe durant la prière ; et aussi contradictoire que cela puisse d'abord paraître, seulement 29 (toujours sur 205) voudraient voir cette « prière » disparaître !

Il n'y a rien d'étonnant : pendant sept ans, au cours classique, 190 jours par année, une dizaine de fois par jour, sans cesse la même prière... debout près du pupitre... les livres à ses côtés...

Admettez avec moi que c'est pour le moins facile, dans de telles circonstances, de succomber à la monotonie. Bienheureux les 15 ! Miséricorde aux 190 !

Bon, la prière en classe est monotone ; en tout cas, dans sa formule actuelle, c'est un fait : les statistiques le prouvent.

Malgré cette léthargie, reconnaît-on la valeur de la prière ? Sans hésiter, nous répondons

par l'affirmative, puisque 176 désirent la conserver.

Incompatibilité entre le désir et les faits ? Non. Cette attitude traduit tout simplement un souhait : celui d'une nouvelle formule quant à l'offrande de la classe à Dieu. Car de la formule actuelle, personne (sauf les 15 « bienheureux ») n'en tire grand profit !

Il serait peut-être préférable de lire un passage d'une épître (saint Paul, par exemple) ou encore quelques versets des psaumes. Cette lecture pourrait être faite par les élèves, chacun leur tour. Ou même parfois un chant biblique... Ou encore que chaque élève, tour à tour, compose sa courte prière d'offrande et la récite au nom des autres...

Mais encore là, il faudra un effort personnel. Il le faudra toujours. Car la prière, ce n'est pas un spectacle. Elle est une union de l'homme à Dieu, et pour cela elle doit être réfléchie, pensée.

Léon Thériault

ENQUÊTE SUR LA PRIÈRE EN GROUPE

	Souvent	Quelquefois	Rarement
Est-ce que tu penses à offrir ta classe durant la prière ?	15	64	126
Les copains t'ont-ils paru distraits durant la prière ?	143	53	9
Fais-tu tes prières avant et après les repas ?	128	41	36
Tes prières en public sont-elles toujours réfléchies ?	22	124	59
Toutes constatations faites, si tu avais à prendre une décision sur la question : Abolirais-tu la prière avant la classe ?	OUI		NON
	29		176

Ces statistiques ont été compilées sur un groupe de 205 élèves du cours collégial.
Jean-Guy Déry, Philo II.

Editorial

L'étudiant moderne sent le besoin de s'émanciper, il veut se préparer sérieusement au rôle important qu'il aura à jouer plus tard dans la société. Au point de vue pratique, il s'efforce d'envisager les problèmes de son milieu et d'y trouver une solution adéquate.

Cependant, on peut constater dans notre milieu étudiant, une peur des responsabilités. Dans une maison d'éducation comme la nôtre, on ne devrait pas être obligé de parler de dévouement. Si le mot vous fait un peu peur, disons « collaboration ».

Travailler ensemble, ce n'est pas seulement joindre ses forces intellectuelles ou physiques en vue de produire ou d'accomplir quelque chose. Seule une organisation ou association complète à un plus haut degré que la simple juxtaposition d'efforts mérite de s'appeler COLLABORATION. L'association présuppose donc l'unité d'objectif, l'accord des intentions et l'union des volontés, même si chacun a sa tâche particulière et distincte. L'esprit d'équipe appelle une union des efforts qui s'intègre les uns dans les autres. L'attention de tous est concentrée sur un point d'intérêt commun. Franklin D. Roosevelt s'exprimait ainsi : « Aujourd'hui, nous avons à envisager un fait d'importance capitale : pour que la civilisation survive, il faut que nous apprenions la science des relations humaines, que nous développions la capacité des hommes et des peuples de tous genres, à vivre ensemble et à travailler ensemble, dans le monde et en paix. » Ces paroles sont peut-être d'une portée internationale, mais nous pouvons en prendre un peu pour notre petit monde.

Quelques « Messieurs » ne connaissent aucunement ce qu'est la collaboration, ou du moins s'ils en ont une notion quelconque, on n'y peut rien déceler. Des groupes et organismes compléments de formation s'agitent autour d'eux, et on ne bouge pas.

Prenons un exemple concret et efforçons-nous d'y découvrir quelque chose. De même que tout être est composé de matière et de forme, ainsi notre journal étudiant comprend ces deux principes de vie. La matière, c'est vous qui devez la fournir — la forme, l'équipe et le metteur en page s'en occuperont sûrement afin de plaire au lecteur. Avouons-le, et il nous faut nous rendre à l'évidence, cette matière sur laquelle on veut bien travailler, a toujours fait défaut ; dans la majorité des collèges, c'est le même problème. Point n'est nécessaire d'aller plus loin pour trouver le mal ; c'est là qu'il se trouve.

Heureusement, tel n'est pas tout à fait notre cas, cette année. « L'Écho » a obtenu la collaboration de tous ceux à qui il s'est adressé. Il est quand même bon de redire ces choses afin de continuer à faire de notre journal, le reflet de notre milieu.

S'il existe des lecteurs qui désirent émettre une opinion ou apporter une critique constructive, l'encre peut encore couler.

Jen-Guy Déry,
directeur.

L'ÉCHO

JOURNAL DES ÉTUDIANTS

EXÉCUTIF DE L'ÉCHO

Directeur :	Jean-Guy DÉRY (Philo II)
Rédacteur en chef :	Pierre LOISELLE (Philo I)
Rédacteur adjoint :	Guy LACHANCE (Philo II)
Gérant :	Ernest LANDRY (Philo II)
Metteur en pages :	Léon THÉRIAULT (Philo II)
Caricaturistes :	Charles CHIASSON (Philo II) Jean-Louis NADEAU (Philo II) Jean BOUCHARD (Rhétorique)
Section Arts-Lettres :	J.-Eudes HÉBERT (Philo II)
Section Politique-Economie :	J.-Eudes HÉBERT (Philo II)
Section Affaires étudiantes :	Gilles GUÉRETTE (Philo I)
Section Humour :	Michel LÉVESQUE (Philo II)
Sports :	Sylvestre McLAUGHLIN (Philo I)
Photographe :	R. P. Alphonse DUON, c.j.m.
Conseiller :	R. P. Lucien AUDET, c.j.m.

L'ÉCHO est membre de la Presse Étudiante Nationale

Imprimeur : P. LAROSE, ENR., 169, rue Saint-Joseph est. Québec-2.

TRIBUNE LIBRE

On sait que...

Les philosophes jouissent d'une liberté quasi totale, aussi bien dans leur petit patelin que dans le domaine des sorties (en ville). Si on leur a fait ainsi confiance, si on leur a accordé toutes ces faveurs, c'est parce qu'on les croyait assez « mûrs » pour faire montre d'un sens des responsabilités et éprouver leur personnalité en se conduisant d'une façon exemplaire. C'est en effet beaucoup dire, car nous, les versificateurs, nous nous sommes rendus compte qu'il n'en était absolument rien. Ces messieurs se permettent parfois d'être impolis en ville, et de se faire remarquer par leur mauvaise conduite dans les restaurants ou ailleurs ; puis, fréquemment, le cours académique, y compris les versificateurs, en reçoivent les coups.

Ici, les philosophes forment un monde complètement à part. Ils se croient des êtres supérieurs et se choient dans leur snobisme. Ils se respectent, les philosophes ! Jamais, ils ne nous adresseront la parole sur la cour de récréation !

Que voulez-vous ! Ces grands seigneurs son trop indépendants et ils s'imaginent avoir atteint le degré culturel de leurs amis Cicéron ou Augustin pour pouvoir nous faire la morale et nous

traiter comme des enfants ! Mais, qu'ils se retournent sur eux-mêmes, ces seigneurs, qu'ils examinent leur conduite envers eux-mêmes et envers les autres. Est-ce à cette grossière indépendance qu'aboutit la philosophie de leur patron saint Thomas ? Pour qui se prend-t-on dans cette maison très raffinée qu'est le philosophat ? — Ici, une grosse bourrique poilue nous regarde avec méfiance et avec un air de condescendance qu'on se croirait obligé de faire une joile courbette devant sa noble personne —

Voulez-vous un renseignement ? Frappons à une de leurs portes — ici, son excellence est dans les bras de Morphée... là, on se frise les favoris... un peu plus loin, celui qui passe pour un type très sérieux, dévore les exploits du courtois, du légendaire et du surhumain BOB MORANE. Et ce n'est pas tout ! On ne daigne même pas se déranger pour nous ouvrir la porte.

Vous, Monsieur le pro-maire, qui êtes aussi philosophe, ce n'est pas tout de sucrer le café, il vous faut ramollir les « toasts » ! Ici, nous ne pouvons résister à la tentation de vous citer une de ses phrases qui désormais fera long feu : « Je ne suis pas venu ici pour

vous faire des promesses, et de ce fait, je vous promets bien de ne pas vous faire de promesses. » Nous vous laissons le soin, cher lecteur, d'admirer l'élégance du style, le langage pur et précis, surtout de remarquer l'absence totale du burlesque, de l'incohérence et du contradictoire.

Lorsqu'il y a des travaux à exécuter dans la cour, avez-vous peur, philosophes, de salir vos petites mains frêles ou de casser vos jolis ongles ? Voyons, ne vous fiez pas trop sur le bras du versificateur !

« De quoi c'est qu'tu viens faire icitte, toi, p'tit m... ! » N'empruntez pas cet air hautain, chers philos, car c'est de la dignité mal placée ; et surtout employez des termes plus harmonieux et qui choquent moins l'oreille.

Vous avez tout, philosophes (sauf la sagesse), et nous voyant passer les premiers au cafétéria, vous avez l'audace de le crier dans les journaux ! A vos rangs !!!

Nous vous laissons sur ce mot : « Il n'y a que la vérité qui blesse. » Peut-être y aurait-il du poivre dans votre soupe, désormais !

Versification « A » « B »

Les plus PAUVRES... ?

Quoi ! Le Nouveau-Brunswick et ses habitants sont souvent l'objet de ce terme : « province sous-développée ». Vous allez peut-être dire que la chose est un peu osée, mais elle demeure quand même vraie.

Certains de ces « indifférents » vont sûrement penser : « Il exagère, le gars ! » Eh bien, non ! Je n'exagère en aucune façon. D'autres vont se demander à qui revient la faute. A moi-même ? Peut-être que « oui », mais je n'y puis rien, ... etc.

Pauvres inconscients ! Serions-nous comme ces professionnels qui ne prennent garde qu'à leur bourse et qui sont prêts à employer toutes sortes de moyens pour la garnir ? Serions-nous de ceux qui ne voient dans la politique qu'un moyen de s'enrichir, pendant que plusieurs meurent presque de faim. Nous sommes appelés à prendre la relève. Allons-nous donner le produit de nos « fonds de culotte » usés sur les pupitres de nos collègues à d'autres provinces plus développées ? Comment se fait-il qu'on vient seulement de s'apercevoir que le sol du Nouveau-Brunswick est rempli de richesses naturelles ? Pourquoi le gouvernement fédéral, et tout spécialement l'ex, dépense-t-il tout son argent pour les provinces de l'ouest ? Serait-ce parce qu'elles sont anglaises ? ... Veut-il,

pour se débarrasser du peuple acadien, que nous nous joignons au mouvement séparatiste du Québec pour obtenir nos droits ? Est-il trop aveugle pour se rendre compte que nous refusons d'admettre cette évidence... ?

Dans certaines écoles, on ignore la langue française. Vous rendez-vous compte de ce que cela veut dire ?

Certaines compagnies n'embauchent pas de Français ; ces brutes n'ont-ils pas encore digéré la survivance des Acadiens à l'acte infâme de 1755... ? Lors de la dernière campagne électorale, on se fit un devoir de mettre les bois dans les roues du premier ministre. Grâce à son dynamisme, ce dernier surmonta les obstacles accablants placés par le chef de l'opposition et son parti. La fonderie de Belledune va-t-elle se réaliser ? C'est à souhaiter. Cette opération va-t-elle apporter du travail aux étudiants durant les vacances ? Imaginez un peu le beau scandale... s'il nous faut encore sortir de la province pour gagner une partie du coût d'une année scolaire. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe encore de la besogne à abattre : il y a du bois de pulpe à couper, et des chemins qui pourraient être améliorés...

Plusieurs hommes « compétents » prêchent du toit de leur

« Cadillac », que nous devons travailler au développement de la patrie. Notre patrie par conséquent, c'est le Nouveau-Brunswick, car elle doit être la terre que l'on aime, la terre où l'on vit. Un dicton populaire nous dit : « Ne fais pas ce que je fais, mais ce que je dis. » Eh bien, faisons-le ! De cette façon, l'aide sociale disparaîtra, le chômage ne sera plus qu'un mot, et il y aura du pain à manger, et des vêtements.

Préparons-nous, et considérons la situation actuelle de la province. Soyons prêts à toute éventualité. Le moment viendra où, au lieu de regarder et d'écouter en sommeillant, nous devrons être regardés et écoutés. Nous aurons notre mot à dire ! La preuve ? Nous l'avons déjà. Au stage où nous en sommes, nous pensons comme des hommes, et même mieux que certains. On nous permet de donner notre opinion ? Donnons-la !

Je sais que ces lignes en toucheront plusieurs. C'est ce que je souhaite. Quelques-uns réfléchiront, peut-être !

Mon but n'était pas d'attaquer, mais bien de faire réfléchir et de réveiller. Plus tard, nous aurons à rendre compte de nos actes. Pesons-les bien et AGISSONS !

Voltaire II

Rémi

Rémi était le fils d'un coureur de bois canadien. Son père Pierre Savard, ne demeurait pas souvent au fort Garry. Il prenait tout son temps pour enseigner à son fils unique, le rude métier de coureur de bois ; ce petit bout d'homme aimait beaucoup la vie des bois puisqu'il aimait la nature.

Un jour, Rémi décida de partir seul dans les bois.

Marchant dans un étroit sentier, il tomba subitement dans une embuscade tendue par les Iroquois. A la suite d'actes de bravoure, il gagna l'amitié du chef... qui l'adopta bientôt.

Vue dans son ensemble, c'est ainsi que se déroula l'enfance de Rémi Savard.

Expérimenté et connaissant très bien la vie des bois, il représentait un dangereux espion et un guide sûr pour ceux qui voulaient bien de ses services. — Chez les Iroquois, les jeunes

Savard

sont enlevés très à bonne heure à leur mère pour entrer au service de leur père.

Cependant, notre jeune coureur de bois, s'était promis de ne pas demeurer au sein de cette tribu.

Un jour, il eut sa chance...

Courant se réfugier au fort natal, il s'aperçut bientôt que tous les habitants s'étaient enfuis. Rémi prit donc le chemin du village le plus proche, Brockville. Chemin faisant, il rencontra une vieille dame. Il

lui parla de sa famille et lui demanda si elle n'en connaissait pas une qui correspondait à sa description. Celle-ci l'informa que certains montagnards lui avaient dit qu'une famille qui semblait établie depuis peu dans la montagne.

Pendant tout ce temps-là, les parents Savard avaient entrepris des recherches qui demeuraient jusque là infructueuses.

coureur

Puis, un jour, entrant à la maison, le père dit : « Pour quoi n'adopterions-nous pas un fils ?

— Il nous reconforterait certainement ! » Au début, la mère de Rémi ne voulait rien entendre, mais peu à peu, sous l'insistance de son mari, elle céda.

L'enfant adopté vint donc s'établir dans la maison des Savard. Rempli de reconnaissance

pour ses parents, avec leur permission, il résolut de partir à la recherche de son frère Rémi qu'il n'avait jamais vu.

Pendant plusieurs mois, il parcourut les bois. Puis, un jour, au début de décembre, dans un village abandonné et recouvert de neige, il trouva Rémi, son frère. Tous les deux, le cœur en joie, reprirent le chemin du retour. La veille de Noël, leur voyage était sur le point de se terminer, lorsque soudain, ils furent surpris par

de

une bande d'Iroquois. Après de pénibles efforts, ils allaient succomber, lorsque tout à coup, un formidable coup de feu se fit entendre dans les bois. Au même instant, un indien tomba, foudroyé. Les autres, pris de panique, s'enfuirent.

Qui avait tiré ? D'où venait le coup ? Qui avait suivi le combat ? Coup du hasard, Monsieur Savard était précisément l'auteur du coup de feu. Il expliqua à ses deux fils que c'était en faisant une promenade qu'il avait entendu des cris, et que les coups de feu lui avaient indiqué qu'un combat se livrait quelque part dans la forêt.

Tous les trois, heureux de se retrouver, retournèrent à la maison pour célébrer la Noël.

En entrant, ils entendirent quelqu'un qui murmurait ; c'était Madame Savard qui pri-

bois

ait l'Enfant-Dieu de lui rendre ses deux fils.

Allain Desjardins,
Eléments « B ».

VIE

de

FEMME

Le 11 octobre dernier, le music-hall français voyait s'éteindre sa plus brillante étoile : après plus de vingt ans d'un succès incomparable, celle qu'on avait surnommée « la grande dame » de la chanson, celle qui a peut-être le plus participé à la gloire du music-hall, celle enfin qui avait Paris et le monde entier à ses pieds, quittait cette vie à laquelle elle s'accrochait désespérément depuis plusieurs années. Après l'avoir chantée, Edith Piaf disait adieu à la chanson triste de toute son existence.

En effet, Edith Piaf a payé chèrement la rançon de sa gloire et de son succès. Tout au long de sa vie, le malheur la poursuivit. Née à Paris le 19 décembre 1915, d'une mère chanteuse de métier et d'un père acrobate de cirque, Edith-Giovanna Gassion, eut une enfance malheureuse. Dès l'âge de deux ans, elle perd sa mère. Elle est alors recueillie par sa grand-mère qui l'amène dans l'Eure à Bernay, où elle tient une maison de débauche. Là, la petite Edith est gâtée, dorlotée par les « locataires » de sa grand-mère. Peu de temps après, une maladie sérieuse la rend aveugle. A douze ans, comme par miracle, elle retrouve la vue. Sous la tutelle de son père, elle commence à fredonner des chansonnettes, travaillant dans les bistrot de Paris. Elle quitte alors son père pour tenter seule une carrière de chanteuse. Mais, maisons d'éditions et maisons de disques lui ferment leurs portes. Elle devient alors chanteuse de rue, chantant pour qui veut bien l'entendre : un compagnon passe le chapeau dans la foule. Elle n'avait que dix-neuf ans environ. Un jour, Louis Leblée, attiré par cette voix unique, lui propose de chanter dans son cabaret près des Champs Élysées, et la surnomme la Môme

Piaf. A sa première apparition en public, elle remporte un succès éclatant. Maurice Chevalier, présent au spectacle s'écrie : « Bravo ! Elle en a plein le ventre, la Môme. » C'était le début d'une fulgurante carrière. Les chansons telles « La vie en rose » et « L'hymne à l'amour » font le tour du monde. Après ses succès à Paris, elle part pour l'Amérique où elle remporte triomphes sur triomphes : New York, Chicago, San Francisco, Hollywood et même Montréal en 1958. Fêtée en Europe et les trois Amériques, sa popularité ne cesse d'augmenter sans jamais accuser aucun déclin. En France, on se dispute l'honneur de lui composer ses chansons. « Donner une chanson à Piaf, dit-on, c'est en assurer le succès. » Tous les jeunes débutants ont recours à elle. C'est ainsi que de nombreux chanteurs tels Gilbert Bécaud, Yves Montand, Charles Aznavour lui doivent leur popularité.

Vers 1956, elle tombe malade. Cependant, elle se détablit et reprend sa carrière. Mais en 1958, elle est obligée de rentrer en clinique où on lui dit qu'elle va mourir. Grâce à son courage, elle réussit à s'en remettre une fois de plus. La maladie, cependant, était entrée en elle. Au cours des cinq dernières années de sa vie, elle subira cinq interventions chirurgicales et soixante-deux transfusions de sang. Elle sait qu'elle n'en a plus pour longtemps, mais elle s'accroche à la vie, refuse de se laisser entraîner par le découragement. A peine sortie du lit, elle revient avec de nouveaux succès : « Non je ne regrette rien », « A quoi ça sert l'amour, etc. A chaque fois, le public l'accueille avec une joie délirante. Enfin, ce qui devait inévitablement, arriva. Rongée par la maladie, la MÔME s'éteignit tout doucement en plei-

- RIEN...
- À MÂ TABLE...
- UN, DEUX PETITS TOURS...
- QU'IMPORTE
LE PRIX
DE L'AMOUR...



Un magnétisme
qui faisait
frémir

ne gloire. Le monde entier la pleura.

Mais, même avant qu'elle tombe malade, malgré son succès sans cesse croissant, Edith Piaf ne connut que très peu le vrai bonheur. Éternellement, avide d'amour, elle eut une foule d'amants, d'Eddie Constantine à Yves Montand, en passant par Félix Marten, Aznavour et Charles Dumont. Mais, l'amour le plus tumultueux de Piaf fut le boxeur Marcel Cerdan qu'elle

l'ainée. A la surprise de tout le monde, le couple vit le parfait bonheur. Après ces nombreux drames sentimentaux, la Piaf mourrait donc en pleine période de bonheur.

Pour ceux qui n'ont pas vu et entendu Edith Piaf, ce succès phénoménal peut être un mystère. Mais pour ceux qui l'ont vue ou entendue, il n'y a plus de mystère. De sa personne entière se dégageait un magnétisme qui faisait frémir. Regardez-la, menue et serrée dans sa robe de satin noir ; regardez ces mains qui sont celles du lézard des ruines ; regardez son front de Bonaparte, ses yeux d'aveugle qui vient de recouvrer la vue. Comment chantera-t-elle, comment s'exprima-t-elle, comment sortira-t-elle « de sa poitrine étroite les grandes plaintes de la nuit » ? Et voilà qu'elle chante, ou plutôt voilà qu'à la mode du rossignol d'avril, elle essaie son chant d'amour, avec tant d'expression, tant de chaleur, tant d'elle-même qu'il est impossible de rester insensible à sa voix. Chacune de ses chansons est un drame ou se reflète sa vie torturée. Le thème « amour » y revient sans cesse, mais l'amour qu'elle chante, c'est un amour qui rend triste, c'est l'amour tel qu'il est pour elle. Véritable prêtresse de l'amour, c'est elle que contemplaient les couples enlacés qui savaient encore aimer, souffrir et mourir.

Edith Piaf a été un exemple pour beaucoup, un modèle pour tant d'autres. Elle est morte en ne rêvant que de chansons, de tours de chant. On la regrette, on la pleure, on ne la remplacera JAMAIS.

Jean-Eudes Hébert,
Philo II.



La POIGNÉE de MAIN

Une chose qui se voit tous les jours, que tous, un jour ou l'autre, vous avez eu à faire, et qui dans certains cas, vous a embarrassé, c'est « LA POIGNÉE DE MAIN ».

On pourrait écrire sur ce sujet tout un livre. Quand cette pratique a-t-elle commencé? Quand se donne-t-on la main? A-t-il existé différentes sortes de poignées de main? Quelle en a été l'évolution? Notre article se limitera donc à dire pourquoi on se donne la main, de quelle façon, quand doit-on donner la main, et à qui doit-on donner la main?

La poignée de main, c'est avant tout une convention. En effet, pourquoi ne se donne-t-on pas plutôt le pied? ou encore pourquoi ne fait-on pas comme autrefois, ... s'embrasser? L'affaire de se donner les pieds, ça irait mal aujourd'hui. En effet, imaginez deux « sezy » qui se rencontrent. Elles ont toutes les difficultés du monde à marcher... s'il fallait qu'elles commencent à lever la patte — ce serait de l'ouvrage pour les couturières —. Pour ce qui est de l'accolade, elle se fait encore, mais de moins en moins. En effet, ça devient plus difficile. Premièrement, les Barbus restent pris ensemble (les barbes s'entremêlent). Ceux qui n'ont pas de barbe et qui s'accolent avec un Barbu, ça les « gratte ». Ceux qui n'ont pas de barbe et qui, font l'accolade avec ceux qui n'en ont pas plus,

ça ressemble plutôt à des « amoureux ».

Si on se donne la main, c'est probablement parce que c'est plus facile que de se donner le pied. Si on se donne la main, c'est probablement aussi parce que la main, ça se manipule vite et bien, et qu'elle est à la portée de tous — elle est entre les pieds et l'accolade —.

Mais, il y a différentes façons de donner la main. Il y a celle de la « poche molle », celle de la timide ou de restriction, et celle de franche amitié ou franche sincérité. Je m'explique. La poignée de main de la « poche molle », c'est la main que vous serrez et qui vous semble être plutôt un genre de « moelle épinière ». C'est mou, ça manque de sincérité, et vous laissez voir que vous êtes indésirable, ou du moins, vous indique qu'on aurait pu se passer de votre présence.

La poignée de main timide ou de restriction, est en général celle de la femme : la main n'est ni tendue, ni cachée, mais presque... On dirait, quand on peut l'apercevoir, que c'est un serpent qui s'avance lentement, timidement, et qui s'arrête en face de vos « orteils ». — Il vous faut alors aller la chercher, ... la sortir un peu... et la serrer. Si on vous voit de loin, on certifiera que vous êtes à « déboutonner » le manteau de la dame, puisque seuls les doigts paraissent — la paume et le poignet ont peur ; ils sont cachés

et surtout, ils s'appuient sur la ceinture pelvienne. Pourtant, si c'est une main féminine, il ne faut pas avoir peur de la montrer — c'est si gracieux, une main féminine —.

La poignée de main de franche amitié ou de franche sincérité, c'est celle qui se tend vers vous et qui, lorsqu'elle vous attrape, vous donne l'assurance que vous êtes bienvenu, parce qu'elle est ferme et que vous avez le pressentiment que vous avez affaire à une main qui a du nerf et non pas à... une éponge.

Avant d'indiquer le moment où l'on doit se donner la main, il serait bon de mentionner que la poignée de main est avant tout, un signe d'amitié et de respect. Pour cette raison, on donnera la main au moment où un ami ou une connaissance nous quittera ou nous reviendra, selon le cas. Nous lui montrerons alors qu'il est le bienvenu, ou s'il s'en va, qu'il est regretté. C'est ainsi qu'on peut donner la main à quelqu'un, toutes les fois qu'on le voit, puisque c'est lui montrer son amitié. On donne donc la main pour féliciter, pour encourager, pour offrir ses condoléances en cas de décès, pour souhaiter un bon voyage, ou pour un départ. Enfin, pour généraliser, on donne la main en n'importe quelle occasion, pourvu qu'il y ait un motif d'amitié ou de respect.

On doit aussi donner la main lorsqu'on est présenté à quel-

qu'un. Mais ici, un problème peut surgir : laquelle des deux personnes présentées doit tendre la première, la main. Si on vous présente à une dame, c'est la dame (ou la demoiselle) qui la première, doit vous tendre la main. Si ce sont deux hommes ou deux dames, la première personne à donner la main, est celle qui est la plus âgée ou la plus importante. La plus jeune des deux ou la moins importante, doit donc attendre qu'on lui tende la main.

De ceci découle notre quatrième point : « A qui doit-on tendre la main » ?

On tend la main à tous ceux qui nous sont présentés, à tous nos amis, à tous nos supérieurs, et pour ceux-ci, le geste n'est pas seulement une marque d'amitié, mais il est un « devoir ».

Cet article pourrait contenir bien des précisions, mais vous avez là, le général ; si vous pouvez utiliser à bon escient ces petits conseils, vous aurez fait un pas dans le domaine de l'étiquette... et une fois commencée, pourquoi reculer !

Allez... consultez... pratiquez l'étiquette, car c'est un signe de bonne éducation, et de savoir-vivre. N'oubliez surtout pas qu'on vous juge souvent d'après vos manières. Ne sont-elles pas le reflet de vous-mêmes !!!

Gilles Blouin,
Philo II.

JOURNALISME ÉTUDIANT

La Presse Etudiante Nationale, qui groupe près de 90 journaux étudiants du Canada français, tenait son 4e congrès annuel à Montréal en fin d'octobre et début de novembre.

On a d'abord repensé les structures de l'exécutif national. On a ainsi réformé la vice-présidence : un vice-président collégial, un vice-président normalien, universitaire et enfin un vice-président du cours classique furent adjoints au conseil. Cette structure répond mieux aux besoins des divers milieux étudiants qui sont de cette façon tous représentés dans l'exécutif.

Par contre, la région du Nouveau-Brunswick présente un problème particulier. Le Nouveau-Brunswick, ce n'est pas qu'une région : c'est une province avec ses problèmes particuliers. Dans les structures actuelles et dans l'orientation présente de la P.E.N., il est difficile pour les journalistes étudiants du Nouveau-

sources d'inspiration qui répondent vraiment à leurs aspirations. A cet effet, on a formé une commission d'enquête. Il s'agit pour celle-ci de proposer des structures qui soient vraiment efficaces. Pour remédier aux besoins financiers de la région, l'assemblée générale a voté que 60% des cotisations versées par la région au National seront remis à l'exécutif régional du Nouveau-Brunswick.

Après l'étude d'un rapport soumis par une commission d'enquête sur l'éducation, l'assemblée générale a adopté, en principe, la gratuité scolaire. On s'est également penché sur les responsabilités des étudiants face à la société et à ses études. Cette prise de conscience du rôle de l'étudiant nous a conduits à définir celui-ci comme « un jeune travailleur intellectuel », avec ses droits et aussi ses devoirs.

Quant au problème constitutionnel, le 4e congrès affir-

ma « la priorité des pouvoirs législatifs, fiscaux et administratifs de l'Etat provincial sur un gouvernement fédéral ».

Ce sont là les principaux points discutés lors du congrès ; il y en eut bien d'autres : écoles secondaires, finances de P.E.N., politique internationale de P.E.N., mais il n'est pas dans le cadre de cet article de « refaire » le congrès.

Nous ne pouvons taire, cependant, les deux conférences données par M. Jean-Jacques Bertrand et l'honorable René Lévesque.

Parlant du problème constitutionnel, M. Jean-Jacques Bertrand (Union Nationale) déclara que le « Québec fait le Canada. Il donne le caractère distinctif au Canada. Sans le Québec, le Canada ne subsisterait pas longtemps ». Il affirma en outre que le Canada français forme une nation, et une nation qui veut vivre. Cette vie ne peut être assurée que par des cadres qui puis-

sent nous permettre, à nous Canadiens-français, d'évoluer selon notre mentalité et selon nos aspirations nationales.

L'honorable René Lévesque, ministre provincial des Ressources naturelles, fut lui aussi très précis : le Québec doit prendre en main son économie s'il veut mieux conserver son caractère national. Il insista sur l'éducation qui, selon lui, doit avoir la priorité sur les autres problèmes du Québec. De fait, l'éducation est le meilleur véhicule pour la conservation du fait français au Canada.

Somme toute, ce congrès fut intéressant. Il l'eut été davantage encore si les structures de la P.E.N. eussent permis à la région du Nouveau-Brunswick de pouvoir se découvrir dans toutes ces discussions. Mais ça viendra !

Léon Thériault,
Philo II.

W. J. KENT & CO.
LIMITED

Le plus grand magasin
de la Côte-Nord

Notre but : VOUS PLAIRE

150, rue Main, Bathurst, N.-B.

Tél. LI 6-3371

NE SOURIEZ
MÊME PAS

► Que pensez-vous d'un élève de Syntaxe qui traduit : « Natus obscuro patre et matre », — par — « Né d'une père et d'une mère obscure » ... ??? Et de cet essai de traduction de deux mots de l'Enéide : « O passi graviora », par — « O vins trop lourds pour l'estomac » ... ??

► Il y a des paresseux en classe, affirme le professeur « X ». C'est curieux, dit le Père économe, il y en a aussi au réfectoire. Pourtant, j'ai de la belle galette, ces temps-ci.

Un triste
(extra-collégial)

Homme et Machine

L'ère moderne apporte aux hommes un confort sans précédent. Depuis la deuxième guerre mondiale, nous avons tous été les témoins de l'essor formidable de la technique en général. L'homme qui gagnait jadis sa vie par un travail ardu, voit aujourd'hui dans la machine un collaborateur précieux. Le progrès n'amène pas l'homme à travailler moins, mais à travailler autrement. Le développement de la technique, lié à la division du travail, attire sans cesse la formation d'entreprises de plus en plus importantes. L'abondance des capitaux et les associations de fonds mutuels et autres, rendent facile l'obtention de capitaux nécessaires à l'installation de nouvelles entreprises. Mais, l'homme demeure-t-il maître dans son travail parmi ces machines ?

Jetant un regard rapide sur le passé, nous constatons que la révolution industrielle débuta en Angleterre dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, avec l'infiltration des machines dans les industries métallurgiques et textiles. Dès 1785, on inaugura la première filature à vapeur. Mais aujourd'hui, nous avons substitué la machine à vapeur par de nouvelles forces plus énergiques et rapides. Ainsi, les moteurs à explosions et les moteurs diésels deviendront au vingtième siècle les éléments primordiaux de la mécanique moderne. De plus, l'électricité accentuera le mouvement industriel. C'est ainsi que l'homme développera à partir

de ces sources d'énergies des machines qui le seconderont dans son travail. Mais avec l'avancement technique, la machine fait parfois plus que seconder le simple ouvrier ; souvent malheureusement, la machine le devance et le manoeuvre se voit sans travail. Il y a quinze ans, des dizaines d'hommes devaient associer mutuellement leurs efforts pour la construction d'édifices ou de maisons. Aujourd'hui, la mécanisation a réduit ce chiffre à un minimum de personnes spécialisées. Devant un problème tel, la main-d'oeuvre doit chercher à se spécialiser dans un domaine en particulier. L'opérateur de machines aura un emploi relativement stable alors que le simple ouvrier sera souvent à la recherche d'un travail nouveau. Evidemment, le problème n'est peut-être pas si aigu, mais la technique devient de plus en plus exigeante. L'ouvrier doit alors recourir aux emplois offerts dans les usines.

L'homme ne doit cependant pas devenir esclave de la technique. Il doit en user avec modération autant que celle-ci ne nuit pas à la société en général. Mais la machine ne se limite pas aux durs travaux extérieurs. En effet, de prestigieuses machines électroniques accomplissent des opérations mathématiques fort compliquées en un temps record. Devant de tels faits, nous comprenons qu'une spécialisation est extrêmement nécessaire car la concurrence ne s'établit plus seulement dans le

milieu ouvrier mais encore dans le secrétariat, peut-être d'une façon très générale. Malheureusement, le nombre de chômeurs au Canada atteste ces faits.

HOMME ET TRAVAIL

En premier lieu, le travail est un moyen en vue d'atteindre une autre fin recherchée pour elle-même. L'homme vaque à diverses occupations dans le but généralement de gagner de l'argent. Cette fin est l'argent



alors que le travail pris en lui-même n'est qu'un moyen d'atteindre ce but. L'homme travaille pour vivre. De plus, il

cherche à marquer sa personnalité. Cependant, celui qui cherche l'argent nécessaire, ne limite pas son action en vue de cet unique but. Non, l'homme aime être fier de son oeuvre. Il suffit d'observer parfois le soin avec lequel travaille un ouvrier, pour constater qu'il ne travaille pas exclusivement pour l'argent. Mais le travail suppose « effort ». C'est ainsi qu'avec les siècles, les hommes ont su coordonner mutuellement leurs efforts en vue d'une fin commune ou individuelle. Ce mou-

ses conditions de travail et le taux des salaires. Ces associations lui aident grandement contre la concurrence de la mécanisation.

Qu'espère généralement l'ouvrier ? Celui-ci recherche d'abord un travail stable qui devra lui procurer une certaine sécurité. Dans les unions et syndicats, l'ouvrier a droit à une pension, de façon où en cas de maladie ou de vieillesse, il continue à vivre de l'entreprise. Les autres que la chance a moins favorisés, doivent compter sur les assurances chômage et parfois même sur l'Assistance sociale. Devant ces faits, comment y remédier ? Malheureusement, le gouvernement fédéral, en coopération avec le gouvernement provincial, s'efforce de créer de nouveaux emplois. On invite des compagnies étrangères à venir s'installer dans notre pays en leur accordant certains privilèges, comme les exemptions de taxes. De plus, on organise chaque année des travaux d'hiver afin de remédier au chômage. Faits curieux, dans les travaux exécutés sous les subventions fédérales et provinciales, on s'efforce d'employer le moins de machineries possible. Le gouvernement qui ne subventionne que les salaires payés, montre un fait réel : il coûte moins cher à l'employeur d'employer de la machinerie que de la main-d'oeuvre. Voilà le problème tel qu'il se pose dans notre siècle moderne.

Jean-Paul Caron,
Philo II.

Nous et la P.E.N.

- Les journaux étudiants du Nouveau-Brunswick français sont au carrefour des options : en effet, dans un an, il nous faudra élaborer une structure au sein de laquelle nous pourrions agir avec un maximum d'efficacité.

Comme on le sait, la Presse Etudiante Nationale est un organisme dont le but est d'unir tous les journaux étudiants canadiens-français. Agissant ensemble, ces jeunes journalistes sont plus en mesure de concrétiser des projets dont l'envergure dépasse les cadres d'une seule institution pour s'épanouir parfois dans un plan provincial, voire national.

Depuis deux ans, la P.E.N. a grandement contribué à la prise de responsabilité chez les étudiants français du Québec. Une large part de crédit revient à cette organisation en ce qui concerne le droit de vote à 18 ans et l'U.G.E.Q., pour ne nommer que deux réalisations parmi tant d'autres. En somme, les étudiants de la « Belle Province » doivent beaucoup à la P.E.N. s'ils se sont éveillés à leur rôle dans leur milieu et dans la société moderne ; du moins, c'est ce qu'on est porté à croire.

Cependant, c'était avec une certaine lassitude que les journalistes étudiants du Nouveau-Brunswick assistaient aux congrès nationaux. Pourquoi ? Pour la simple raison que les problèmes soulevés dans les discussions revenaient infailliblement sur le plan québécois. Doit-on lancer la pierre aux dirigeants de P.E.N. ? Personnellement, je ne crois pas, car comme eux, si j'étais réuni avec 80 journalistes de ma province, et à peine dix d'une province voisine, ce seraient les intérêts de la majorité et de moi-même qui primeraient. Conséquence : la P.E.N. est devenue organisation provinciale.

En effet, l'éducation, il faut le réaliser, relève d'abord du plan provincial, et c'est ce qui intéresse avant tout l'étudiant. Voilà pourquoi le Nouveau-Brunswick est plus qu'une région au sein de la P.E.N. ; c'est une province au même rang que

le Québec et nous devons, sans plus attendre, nous éveiller à cette évidence et à nos responsabilités.

Lors de ce dernier congrès national, au début de novembre, le statut de notre région fut suspendu pour une période d'une année. Pendant ce temps, « toute responsabilité de la P.E.N. dans les affaires qui concernent le Nouveau-Brunswick » est laissée aux directives de l'exécutif régional.

Et après... ?? tout dépendra de l'intérêt que chaque étudiant portera à son journal. Dans la mesure où jaillira la critique, dans la même mesure les problèmes pourront être attaqués. Notre courte carrière étudiante produira alors des fruits concrets et immédiats.

Gilles Guérette,
Philo I.

LE LATIN... Bafoué ou mort?

Salve

*Humanistes modernes, ce n'est pas un ULTIMATUM.
Ce serait sûrement IPSO FACTO
Un véritable outrage au STATU QUO
Que de faire EX CATHEDRA
Un pareil LAPSUS.*

*Je sais que vous partirez en vacances SINE RETARDATIONE.
ITE !*

*Auparavant, vos examens seront DIFFICILE FACTU, mais
Vous serez récompensés au PRO RATA de vos efforts.
On proclamera URBI et ORBI vos résultats
NON GROSSO MODO, mais IN EXTENSO.*

*Vous conserverez, NON DUBITO,
Comme un DUPLICATA, ces efforts écrits.
Qui sont une des conditions SINE QUA NON
De votre CURRICULUM VITÆ.
Le monde saura alors que vous avez étudié NOCTE DIEQUE.*

*NON VOLO RETARDARE L'EXEAT
Que vous attendez, soit dit en APARTE,
Comme un ULTRA QUAM SATIS EST.
Vous partirez AD LIBITUM,
Les uns par L'OMNIBUS,
Les autres PEDIBUS CUM JAMBIS
Ou VICE VERSA.*

*Il ne me faut pas ajourner d'un ALIÉNA
Votre EXIT,
Et, parvenu à mon TERMINUS,
DICO VOBIS,
IN EXTREMIS.*

JOYEUX NOËL — BONNES VACANCES

Jean-Guy Déry, Philo II.



Etincelle

Un visage comme le tien
Peut-il négliger de sourire ?

Il y a celui qui pleure, qui se sent seul ;
Il y a l'autre, déçu d'une vie sans joie,
Qui s'étourdit pour oublier ;
Il y a cet autre encore qui cherche vainement
La beauté et la pureté d'un regard ;

Tous ces frères l'ont trouvé chez toi
Cette perle d'espoir, et tu ne dois pas décevoir.

Même si ce n'était que cela le but de ta vie,
Sois-y fidèle, sans souci de tes peines.
La joie de donner un peu de lumière
Te suffira pour être heureux.

Souris, ris, fais semblant même d'être heureux,
Mais sans exagération, car ce serait mentir.
Ne crie pas trop fort ! ou ton image,
Comme un fin cristal, risquerait de s'émietter
Aux vibrations fausses et ennuyées
De ta voix de tricheur.

C'est dans ta bonne humeur paisible
Que tu seras le plus aimé.

Ceux-là, tes frères, qui crient trop fort
Pour étouffer leur désespoir,
Ils savent très bien qu'ils mentent.

Aussi, l'espérance que tu annonces
Ne doit pas se briser dans un tel sacrifice,
Sinon, ils ne croiraient plus en toi.

Sois aimable, mais sans affectation ;
Car, imagine un peu la douleur ressentie,
Lorsqu'on est rabroué par celui-là,
Qui est justement le seul espoir restant.

Ainsi, ceux que tu auras éclairés,
Un jour, peut-être, brilleront à leur tour
Sur d'autres désespérés.

Et sinon le bonheur, du moins
Renaîtra le goût de vivre
Fondé sur l'espoir et la joie d'aimer.

Avec un regard comme le tien,
Tu ne devrais être que sourire.

Jean Gagnon

C. & S. BOTTLING WORKS

JOHN CORMIER, prop.
Manufacturier des liqueurs
COCA-COLA
290, rue Demeresque
Bathurst, N.-B. Tél. LI 6-3425

CANADIAN TIRE CORPORATION

237, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-3756

ROLY'S DRY CLEANING

NETTOYAGE À SEC
111, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4104

FRANK HAY LIMITÉE

VÊTEMENTS POUR HOMMES
263, rue KING, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4515

CHALEUR CENTRE

Your Center for Tobacco,
Magazines, Lunches,
Phono Records, School Supplies,
Novelties.

BATHURST POWER & PAPER CO. LTD.

Bathurst, - - - - - N.-B.

NOËL 1963 est-il encore

Combien de fois n'avons-nous pas entendu des adultes dire : « Dans notre temps, ce n'était pas ainsi. » Souvent, en entendant ces paroles, les jeunes haussent les épaules, et au fond d'eux-mêmes, ils disent : « Ah, les pauvres, dans quel siècle vivaient-ils donc ? » Je crois qu'il existe cependant un point sur lequel ils ont bien raison : LE TEMPS DE NOËL.

Qu'on se souvienne des Noël d'autrefois : la messe de minuit en carriole, le réveillon en famille, les cadeaux, la joie, la paix. Que signifie encore Noël en 1963 ?

Déjà en novembre, les magasins se décorent et étalent partout d'attrayants cadeaux. Une réclame tapageuse attire les curieux dans les grands centres d'achats, scintillants de lumières et de couleurs merveilleuses. Au rayon des jouets, un gros Père Noël bedonnant effraie les enfants qui se mettent à pleurer sur ses genoux, épouvantés par cette barbe peu commune des « ho-ho » goitreux : mais, papa Noël n'est pas si bête. Il tient non loin de lui une tire-lire dans laquelle les enfants s'empressent de déposer gentiment un beau 25¢ pour nourrir les rennes qui sont demeurées au Pôle Nord. Mais, ce sont les derniers jours avant Noël qui offrent le plus de saveur : partout on se bouscule, on se hâte, on trépigne, on s'arrache les derniers articles restés sur le comptoir, le tout au son d'une musique douce qui chante : « Paix sur terre... » On n'en finit plus d'acheter des

cadeaux ; il ne faut oublier personne, que dirait-on ? Le même jour se répète avec les cartes de souhaits ; on envoie ses meilleurs vœux et tout ce qu'il y a de plus beau à une personne que l'on ne connaît pas : peu importe, ce sont les convenances.

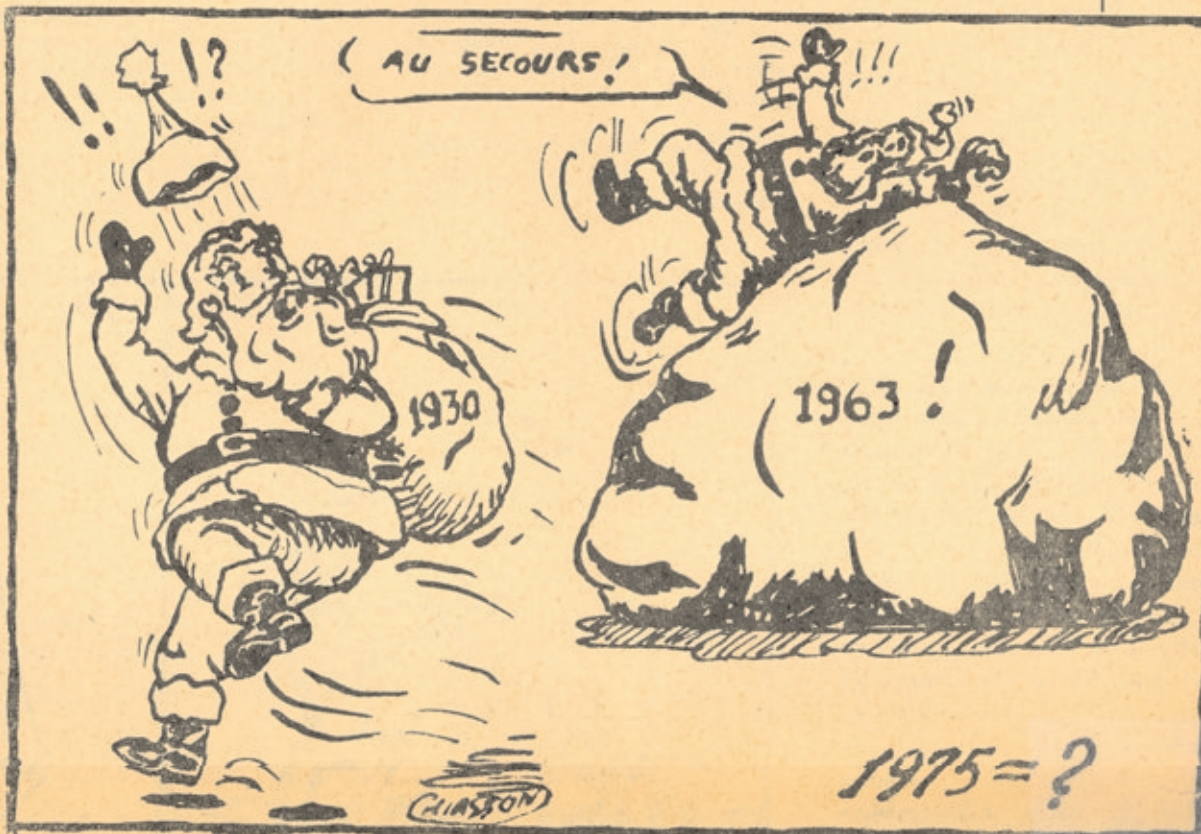
Et que dire des décorations à domicile. Le tout est régi par l'administration urbaine sous forme de concours : c'est à qui ferait le plus gros, le plus épataant, le plus éblouissant étalage de « Bebelles ».

Mais oui, où est donc le sens profond de Noël dans ce fatras de lumières rouges, blanches et vertes ? Le Jésus de la crèche, oh, on l'aperçoit pendant la messe de minuit quand les plans du prochain réveillon s'évanouissent un instant, mais pas plus. Parfois aussi, on le devine perdu sous l'énorme sapin du salon, au milieu de beaux paquets enrubannés.

Il est bien loin le temps où l'on marchait le soir, sous un beau ciel étoilé, dans une nuit glacée, jusqu'à l'église illuminée et retentissante de cantiques. Pendant le trajet, on pensait, on chantait des airs de paix et de joie ; maintenant, c'est en auto et au son de la radio que l'on arrive en vitesse à l'église.

Il est passé, chez beaucoup, le temps du réveillon en famille où l'on dégustait des mets spéciaux préparés avec art : maintenant, c'est le gros banquet avec des invités en abondance,

un vrai NOËL ?



la danse, la boisson, etc. Le jazz remplace les cantiques, Noël est PROFANE.

On s'étonne de voir qu'il y a autant de non-croyants qui célèbrent la fête de la Nativité du Christ que de chrétiens ;

que se passe-t-il ? Est-ce que j'exagère ? J'ai écrit ce que j'ai vu. Certes, il ne faut pas généraliser, mais attention, on y arrivera !

Pierre Loiselle,
Philo I.

ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS

Annonces, spectateurs et télévision

Il serait intéressant de regarder la télévision. Mais pour punir certains qui témoignaient une plus grande fidélité à l'écran de TV qu'à leur table de travail, un génie occulte inventa les « commanditaires ». Les commanditaires sont ceux auxquels l'Évangile s'adresse en ces termes : « Insistez à temps et à contre-temps. » La télévision incarne l'appareil le plus génial réalisé à date, pour permettre aux commanditaires d'accomplir l'action demandée par ces paroles de l'Évangile.

Les films que nous voyons à la télévision perdent souvent leur intérêt, et ce ne sont plus que des bouts de films intercalés dans la série des annonces. Ainsi, pendant l'intermission, les acteurs prennent la vedette ; mais ils s'effacent rapidement pour laisser le champ libre aux films commerciaux. Et les pots de café, les autos de l'année, les dentifrices pullulent sur l'écran. Toute la gamme des produits alimentaires, pharmaceutiques... et les détersifs... « les meilleurs et à prix des plus modiques », y passe. Devant l'avalanche des produits de même espèce, sur le marché, la ménagère ahurie reste perplexe et incrédule : elle ne sait plus s'il faut acheter du « Vel » liquide, de l'« Oxydol » au pouvoir javelissant, ou bien le « Spic and Span » de Madame St-Onge.

Lorsqu'il écrit une pièce, l'auteur dramatique ordonne et dispose les péripéties dans un ordre où l'intensité dramatique croît sans cesse pour aboutir à un climax : voilà le moment idéal pour le commanditaire d'entrer en scène. Sans s'introduire, il fait irruption et vante les mérites de son produit, toujours « le meilleur et à des prix défiant toute concurrence ». Le rôle de l'auteur dramatique serait donc de capter l'attention du spectateur pour la centrer sur l'amour qui succède au climax, car il importe, de bien saisir le programme de télévision. Ce qui fait la valeur du film, c'est l'ANNONCE. Le film n'est guère qu'un cadre, une façade. Du moins, peut-on tirer cette conclusion des protestations qui s'élèvent de l'auditoire lorsqu'il s'agit d'écouter un programme non-commandité, ainsi la PIÈCE DE THÉÂTRE du dimanche soir.

Nul doute cependant, qu'avec la variété et le choix d'annonces présentées sur nos écrans de télévision, nos collégiens toucheront bientôt aux plus hautes sphères du savoir et de la connaissance. « Il fait bon se la couler douce », s'intitulait un film que je regardais l'autre jour : c'est un peu le danger qui menace l'année scolaire de plusieurs élèves qui voudraient faire de ce titre une règle de vie.

Sylvestre McLaughlin,
Philo I.

LES MANCHETTES

... de ...

M. ALLKNOW

Rédigées par Michel LÉVESQUE

Un autre parti « C.C.F. » aurait pris naissance dans notre milieu social ; cependant, devant la politique immorale de ce parti, les autorités se hâtèrent d'en ralentir l'activité parce que son programme favorisait trop « l'entreprise privée ».

A ceux qui demandaient la gratuité du lait au caféteria, le ministère de l'agriculture du collège, nous apprend qu'il faudra centraliser les vaches et hausser la pension. On s'est servi des mêmes principes pour obtenir la gratuité scolaire au Québec : centraliser les écoles et hausser les taxes.

Un philosophe serait entré dans un restaurant de la ville et aurait demandé à la serveuse si elle servait les « nouilles ». Celle-ci lui aurait répondu : « Ici, Monsieur, on sert tout le monde. »

A la suite de la dernière épidémie de galettes, je viens d'apprendre qu'on aurait servi de la viande de cheval. A ce sujet, voici un bout de conversation pris sur le vif :

— Dites, Monsieur, est-ce vrai qu'on vous a servi de la viande de cheval ?

— Oui ! Un de mes confrères est passé près de moi et cria « WO ». A ce cri, le morceau de viande que j'avais sur ma fourchette est revenu dans mon assiette.

Au caféteria, on a eu l'occasion de voir un gars d'une maigreur exceptionnelle. Il était assis sur une pièce de 10¢... et, y avait 3¢ qui sortaient de chaque côté.

Gilles B. semble avoir passé d'agréables vacances. Depuis son retour, il fredonne : « Qu'ils sont longs... longs les jours... avant de se marier????... »

Il paraît que Rosaire L. se serait acheté un vieux radio. Comme nous lui demandions le pourquoi de cette acquisition, il répondit : « C'est pour prendre les vieilles nouvelles?... »

Un versificateur aurait reçu un message de sa grand-mère lui disant qu'elle s'était enchie d'un wagon de laine d'acier pour se tricoter un poêle.

Le cercle Lacordaire aurait reçu une caisse de bière d'une brasserie. Le président lui aurait répondu par ces lettres : « S. O. S. » La brasserie ne comprenant rien à ce message, le cercle aurait répondu par des mots plus précis : « Salut, on s'saoule. »

A la prochaine.

Restez vous-mêmes, c'est comme cela qu'on vous aime. (M. Allknow)

LOUNSBURY Co. Limited

DÉPARTEMENT DE MEUBLES

275, avenue King, Bathurst

Tél. LI 6-4445

VENTE ET SERVICE GENERAL MOTORS

285, avenue King, Bathurst

Tél. LI 6-3321

Eddy Hardware

"The North Shore's Most Modern Hardware Store"

Housewares
Electrical Appliances
Paints
Sporting Goods
Plumbing and Heating

Phone LI 6-3351

Main & King Streets
Bathurst, N.B.

Université de MONCKTON

L'obtention d'une université française au Nouveau-Brunswick, fut pour la population acadienne un sujet de réjouissance quasi générale. L'enthousiasme d'alors s'avérait tout à fait légitime puisque l'on jugeait que l'établissement de la nouvelle université constituait, pour les institutions françaises d'enseignement supérieur déjà existantes, l'unique garantie de survivre financièrement.

Il ne restait plus qu'à doter notre université d'un nom digne et convenable. On la nomma donc l'Université de Monckton, d'après le nom du lieu où elle serait érigée. Soit que l'on a ignoré la portée historique d'un tel nom, ce qui est peu vraisemblable il va s'en dire; soit que l'on a profité de l'ignorance de la population pour camoufler ce « non-sens » en empruntant le nom soit-disant noble et respectable de notre « Métropole » acadienne. Cette dernière explication semble la plus probable, puisque la nouvelle ne souleva ni indignation, ni protestations générales de la part du (peuple soumis).

En effet, si le choix du nom donné à notre université ne nous indigna pas, nous les Acadiens, il fit sûrement sourire nos amis les Anglais car, par le fait même, l'on rendait indirectement hommage à l'un des leurs, le colonel Monckton.

Plusieurs ignorent peut-être le rôle que joua celui-ci dans l'histoire de notre peuple.

Monckton était en effet le premier lieutenant-colonel de Lawrence et l'organisateur militaire de l'expulsion des Acadiens qui eut lieu en 1755. Animé des mêmes sentiments que Lawrence et Winslow, il contribua à « purger la province de ses dangereux sujets ».

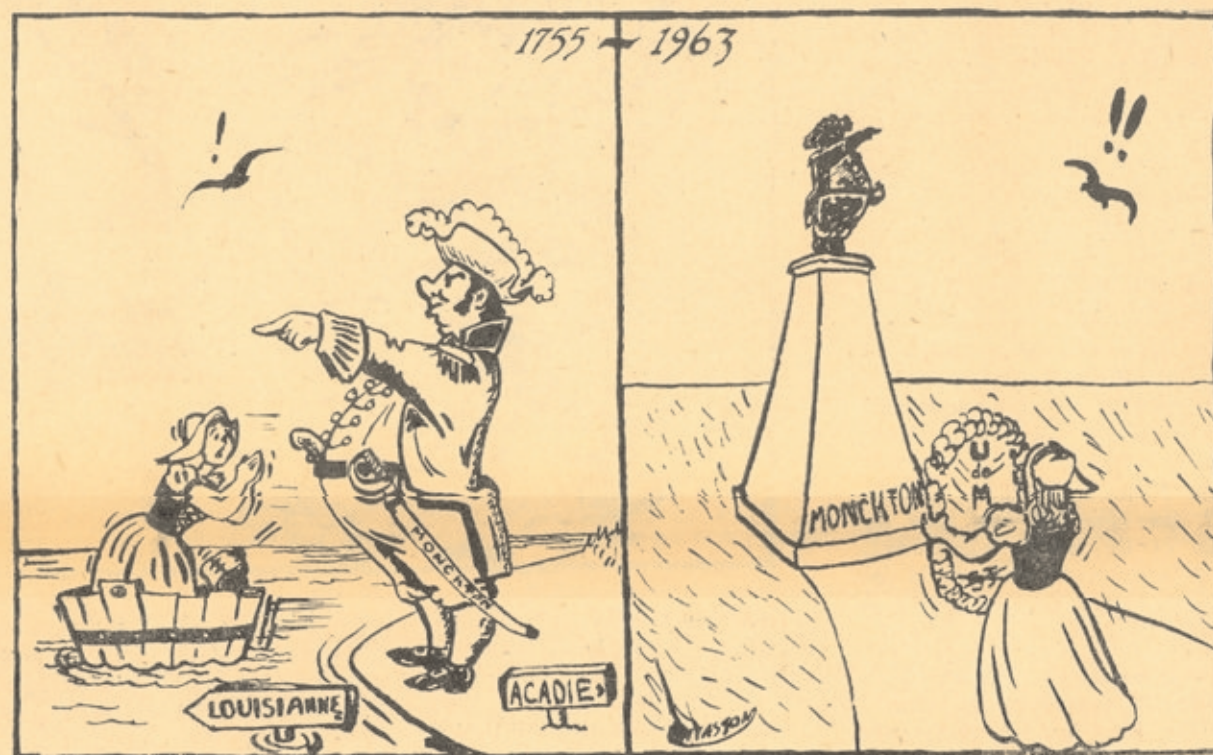
Il est fort louable que nous pardonnions aux auteurs de la

Déportation, mais affubler délibérément notre université française du nom de l'un d'eux, équivaut à un scandale moins pardonnable. Que l'université acadienne ait porté le nom de Lawrence ou de Winslow n'eût certes pas été en soi ridicule et plus absurde. Que dirait-on en effet, d'une université Hitler à Paris ou d'une université Wolfe

à Québec? Pourtant ceux-là ne furent pas causes de plus grands massacres que le général Monckton le fut à l'égard des Acadiens!

Evidemment, pour plusieurs, tout ceci apparaît comme un simple détail insignifiant. Moi, je soutiens que c'est une farce monumentale qui contribue à ridiculiser les Acadiens eux-mêmes. Il faut toutefois s'abstenir de lancer la pierre uniquement aux responsables immédiats de l'erreur commise. Demandons-nous si la population acadienne n'aurait pas pu réagir d'une façon plus intelligente à l'égard de ce problème critique. Nos voisins du Québec, que nous qualifions parfois de révolutionnaires, ne pourraient-ils pas nous reprocher notre adynamisme et notre passivité vis-à-vis nos propres problèmes? Est-il trop tard pour que nous nous révisions? Peut-être pas!

Marielle Cormier,
Philo II,
collège Jésus-Marie,
Shippagan.



U.C.E.

C'est avec plaisir que j'assistais dernièrement au congrès de l'ancienne Fédération Nationale des Étudiants des Universités Canadiennes, à Edmonton en Alberta.

Avant de quitter le collège, je savais que la F.N.E.U.C. était en danger; pour ce, et sous l'approbation de votre conseil étudiant, je pris position sur la question.

D'abord, la F.N.E.U.C., au point de vue appellation, n'existe plus. Ce n'est plus une fédération, mais une UNION des étudiants. Les membres sont les mêmes mais les orientations sont différentes. Le congrès a décidé de transformer l'U.C.E. en un groupe de pression et de l'orienter vers le syndicalisme étudiant. De plus, le congrès a fait de grands changements qui nous sont chers, étudiants de langue française. En effet, les

structures de l'union sont changées.

Maintenant, nous avons deux groupes au sein de l'union: le groupe français et le groupe anglais. Nous, du collège de Bathurst, sommes du groupe français et nous en sommes fiers. De plus, étant du groupe français au niveau national, nous avons des droits égaux, c'est-à-dire, égalité de vote. Au niveau provincial, l'U.C.E. accorde comme au niveau national, l'égalité de vote aux groupes ethniques français et anglais, en se basant sur la représentation des groupes nationaux (au congrès de l'U.C.E.), sur les points suivants:

a) Adoption de la structure originale et de la constitution d'une organisation étudiante provinciale composée de:

1— Institutions membres de l'U.C.E.

2— Autres institutions que les membres pourraient admettre.

Il est bon de rappeler que ces structures ne sont que provisoires, mais nous avons confiance en leur acceptation par la commission qui fera enquête cette année. Notons que cette commission est composée de trois anglais et de trois français. Toutefois, ces structures sont en vigueur au sein de l'administration actuelle de l'U.C.E., et ce, depuis le 5 octobre.

Il nous faut aussi mentionner que le congrès a aussi élu un nouveau président national, dans la personne de Jean Bazin, étudiant à l'université Laval.

Il est donc aisé de constater que la masse étudiante de notre pays a donné une importance toute particulière à ce congrès. Il est aussi une preuve, que lors-

qu'on veut collaborer, il y a toujours possibilité de se comprendre et de travailler.

C'est aussi à ce congrès que les représentants du collège de Bathurst et de l'université de Monckton se sont aperçus qu'ils ne représentaient pas vraiment la masse étudiante française du Nouveau-Brunswick. Dans notre province, nous comptons sept institutions de francophones, ce qui nous donne un groupe de 1,500 étudiants.

Sur le plan provincial comme sur le plan national, il nous faut un front UNI. Ce n'est pas en restant dans notre coin que nous allons nous tailler une place au sein de notre pays et de notre monde étudiant canadien. Sur le plan provincial, il nous faut agir et, ce dans un avenir rapproché. De plus, si nous voulons faire connaître nos idées

auprès des autorités civiles, ce n'est pas en demeurant passifs que nous allons obtenir la reconnaissance de nos droits.

Étudiants de Bathurst, nous sommes prêts à faire tout notre possible en vue de la réalisation de ce projet. Il ne faudrait pas penser que cette union se fera pour rendre certaines institutions plus puissantes. Son but est seulement de rendre plus forte notre masse étudiante française et d'agir sur un front commun et représentatif.

C'est donc dans la vision de ce grand jour où les étudiants du Nouveau-Brunswick ne feront qu'un FRONT, que je termine ces quelques lignes.

Rappelons-nous que DES voix unies sont UNE voix forte.

Jean-Claude Losier,
Philo II.

“ Je suis la Route...”

Déjà depuis plusieurs semaines, le clan Routier du collège se préparait fébrilement à entreprendre une activité de route peu ordinaire. En effet, le jeudi 31 octobre, durant les vacances de la Toussaint, les routiers du clan s'aventuraient de bon matin, sur la route dure et grise de Carquet vers le Haut-lieu de pèlerinage diocésain de Ste-Anne du Bocage.

Pourquoi faire un pèlerinage, marcher 25 milles dans le vent, la pluie et le froid ? Est-ce un marathon, ou simplement une épreuve d'endurance ?

Non, une Route-Pèlerinage est beaucoup plus que ça ! C'est d'abord une Marche. Le pèlerinage est une marche à la rencontre de Dieu dans un Haut-lieu de prière, en cherchant à se dépouiller du « vieil homme » pour revêtir l'homme nouveau, comme le dit saint Paul. Ce dépouillement se fait dans l'ascèse de la route, monotone, grise, pour en retirer le sens de la vraie jeunesse qui se vit dans la grâce.

Le pèlerinage est aussi un dépouillement indispensable qui

oblige à renoncer aux aises auxquelles nous sommes habitués, à la tranquillité où nous nous complaisons pour chercher à nous approcher davantage de Dieu et pour comprendre ce qu'il dit Lui-même dans son Evangile : « Je suis la Route, la Vérité, la Vie. »

Le pèlerinage est un SYMBOLE, en ce sens qu'il nous apprend que nous sommes sur terre, non pour nous y installer définitivement, mais pour nous marcher nous invite à dépouiller le peuple fidèle en marche vers la vraie « Terre promise » qui est Dieu lui-même, vers la « Cité » céleste et éternelle : le ciel où Dieu nous invite et appelle. Enfin, le pèlerinage est une Prière parce que la « Bonne nouvelle » nous pénètre comme par osmose, et parce que cette marche nous invite à dépouiller notre âme devant le Seigneur, à nous ouvrir à Lui, comme un ami parle à un ami dans une intimité souvent surprenante.

C'est dans cet esprit que nous avons entrepris notre pèlerinage, afin d'en revenir plus forts, parce que nous avons davantage

compris le rôle de Dieu dans notre vie et notre rôle dans la vie de l'Eglise.

Le thème général de nos discussions était « L'Eglise en état de Concile ». Notre route était divisée en six parties. Au début de chaque étape, un sujet de discussion était présenté aux routiers qui devaient la méditer au cours de la marche. Entre chaque étape, le clan récitait un chapelet et, parvenu au point d'arrêt, il y avait alors palabre sur les sujets proposés tels que : « Les jeunes en état de concile », « Les jeunes et les espérances du Concile », « Les jeunes en face de Dieu », « Les jeunes et la paroisse », « Les jeunes et leur milieu de vie ».

Nous nous sommes vite aperçus combien vagues et minimes étaient nos connaissances sur le Concile. Nous avons pris conscience de notre ignorance et de notre devoir de nous renseigner le plus possible sur ce rajeunissement extraordinaire de l'Eglise. En tant qu'ÉTUDIANTS, nous avons l'occasion plus que tout autre de nous renseigner sur le Concile, de le compren-

dre, et surtout d'aider à propager autour de nous les décisions prises par les évêques réunis à Rome. Chacun de nous avons un rôle à jouer dans l'Eglise, et à l'occasion d'un Concile, nous devrions en être plus conscients et en témoigner par un travail plus positif et plus actif.

Partis à 8 heures le matin, il était près de 9 heures, le soir, lorsque nous avons atteint notre but, tous fourbus et affamés, mais remplis d'un sentiment de paix, conscients d'avoir fait un pas de plus sur la Route qui mène à Dieu. Et, après un repas copieux, et un peu de détente, le Père Côté célébra la messe de la Toussaint pour clôturer cette Route-Pèlerinage.

A l'exemple des saints qui ont suivi la Route dure qui mène à Dieu, et avec eux, nous avons remercié Dieu, et Lui avons demandé la grâce de mieux comprendre notre mission sur la péni- nible route de notre vie.

Guy Lachance, COMP.

Petit dictionnaire à l'usage des INTELLECTUELS

ÉTUDIER —

Se « fourrer » le nez dans les livres, jusqu'à ce que le temps soit venu de porter des lunettes.

BASEBALL —

Sport qui consiste à aller au-devant de la balle, et à ajouter sur son « propre » front un autre souvenir héroïque.

GYMNASSE —

Lieu où tout est permis à celui qui veut obtenir de larges épaules et une petite cervelle.

CLASSE —

Chance unique pour l'élève passif d'ajouter un autre trou à sa culotte.

HORLOGE —

Machine pas toujours électronique qui agace les oreilles de « machine chose », on va dire ...

RENDEZ-VOUS —

C'est un genre d'« attends-moi sur l'corner à dix pour douze ».

HÔPITAL —

Cimetière pour les morts-vivants, attendant le passage de l'ange « black or white ».

TAVERNE —

Refrain d'une chanson folklorique, accompagné au « goulot par un bouchon de liège ».

PHILOSOPHIE —

Ressources naturelles encore inexploitées au fond de la jungle africaine.

« L'ÉCHO » —

Corneille aurait dit : « Individualisme héroïque ». Boileau : « Chassez le naturel, il revient ... dans « L'Echo ».

LE MAIRE DE LA CITÉ —

Un gars compétent, « ben fin et ben smart », capable d'épauler un gars comme Lemieux.

LA PROCURE —

« Y vend de tout à très bas prix, mais on a jamais assez d'argent. »

FLIRT —

C'est comme une symphonie classique : c'est parfois long et ça ne veut rien dire ... ???

L'UCE .. (Luce) —

Y'on le tour nos universitaires. Ils sont à féminiser des organisations à tendance masculine ... ???

PHILOSOPHAT —

Silence !!! On ne doit pas dire un mot, sauf ... pour les « engueulades ».

Rédigé au Cabinet Lortie

FRESOUE



Ding ... Dong ... !

Minuit n'est plus.

Le village de St-Honoré ne veut pas le sommeil cette nuit. Les vieilles cloches de l'église semblent courir elles-mêmes dans la campagne. La messe vient tout juste de se terminer, car les fidèles entrent dans le noir ... Quelques-uns même sont déjà sous la couverture dans les carrioles. Par les grandes portes de l'église, on peut encore entendre résonner les derniers accords du vieil orgue. C'EST NOËL !

Un sourire radieux illumine chaque visage, puis, tous les villageois sont invités au grand réveillon que donne le père Théophile. Dans cette belle nuit de Noël qui réjouit la campagne toute blanche, on se rend au grand trot de cheval, au lieu du rendez-vous.

C'est Monsieur Lebrun qu'on a nommé et désigné pour mener les villageois : cheval fringant, carriole légère, harnais tout neufs avec clochettes à la bride ... — L'étroit chemin, les arbres, les maisons, tout est baigné d'une lueur très douce. Pas de lune ... et pourtant une lumière très pâle et diffuse est répandue dans l'air : on eut dit une émanation du blanc tapis qui formait la neige.

M. Lebrun fait claquer le fouet ... tourne la carriole sans ralentir et vient s'arrêter de-

vant la porte du père Théophile.

Tout est prêt pour leur faire un accueil chaleureux.

De sa voix dure et grave, l'hôte de la fête souhaite la bienvenue à tous ses gens rassemblés. — Autour de la grande chambre, sont rangés des chaises, des fauteuils rembourrés sans crin noir.

Placé dans un coin, se dresse fier et majestueux, le gros sapin, d'une façon telle qu'on croirait qu'il est lui-même conscient de la haute valeur symbolique que lui prêtent les invités. Sous ses branches bien garnies, il abrite les divers présents qui seront distribués au cours de la fête et qui diront

l'amitié réciproque qu'éprou- les hommes.

Tout le village s'amuse ...

Toute la maison est vivante et joyeuse ... du rire des enfants et de la gaieté chantante des plus vieux.

A cette fête, la présence des violoneux n'en est pas moindre : d'une dextérité incomparable, ils font entendre leurs meilleurs rigodons ...

Après s'être amusé, chacun se retrouve autour de la table familiale pour se régaler des bonnes « tourtières » et de la succulente dinde qu'a si bien apprêtées la maîtresse de maison.

Puis, ... tout se termine, et le cocher Lebrun reconduit chaque villageois à son domicile.

Joyeuse fête ... Heureuse fête ...

Inoubliable ...

Ding ... Dong ...

Minuit à peine.

Monsieur Lebrun s'éveille en sursaut ... et songeant encore au merveilleux rêve qu'il vient de faire, il entre à l'église.

Voulant revivre à nouveau l'illusion de ces années enfuies, il tente, ... mais, en vain, d'assembler les villageois après la messe. Resté seul, dans sa solitude, pour oublier sa peine, il veut bien faire une promenade en auto. Malheureusement, l'engin refuse de démarrer.

Au pas lent du prisonnier, il entre chez lui.

Il voudrait tellement revivre ce délicieux rêve qui, peu auparavant, incarnait d'une façon tellement réaliste un vrai et joyeux Noël.

Dans sa chaise, Monsieur Lebrun songe ...

Puis, il ferme les yeux ...

Paul McIntyre, Philo I.

CONNOLLY CONSTRUCTION LIMITED

Contractors - Contracteurs
Engineers - Ingénieurs

195, RUE MAIN,
Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4401

SALON DE BARBIER "Chez Lévesque"

233, rue Main, Bathurst, N.-B.
4 CHAISES 4
Pour rendez-vous : LI 6-3795

KENT SALES

211, rue St-Georges
Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-2715

Tour d' HORIZON sportif



Nous avons pu remarquer que depuis le début de l'année, les sports occupent une place prépondérante dans notre vie étudiante. Au cours des années précédentes, alors que nous ne possédions pas de gymnase, « l'inertie » jouait un rôle de premier plan durant les mois d'octobre et novembre. Tel n'est plus le cas depuis que cet édifice a remplacé l'amas de boue qui embellissait si bien notre cour auparavant.

espérer que les événements ne se dérouleront pas toujours de cette façon, car c'est là le sport où les collégiens excellent d'une façon toute particulière. N'allez surtout pas croire que l'équipe de cette année fera exception à la règle. Il est à espérer que le cours secondaire puisse envoyer une puissante délégation au prochain tournoi provincial pour faire honneur à notre Alma Mater.

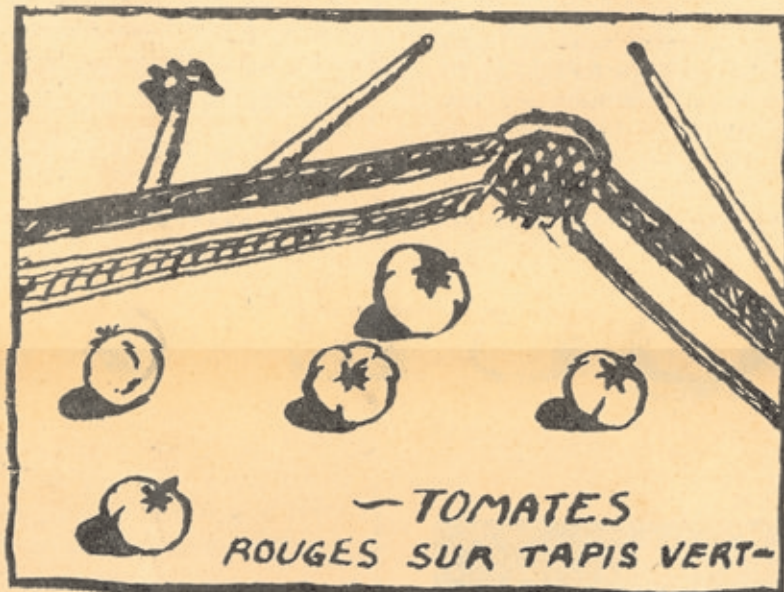
Au tennis, par une température plutôt froide, Denis Mercier et Julien Cellard furent l'objet d'un match très intéressant. Cellard fut malheureusement défaits au compte de 6-2, non sans avoir fait preuve d'un bel esprit combattif. Donc, chapeaux bas devant ces Messieurs à qui nous adressons toutes nos félicitations.

BALLON-PANIER

S'il y a un sport où l'enthousiasme ne cesse de grandir, c'est le ballon-panier. En effet, l'an dernier, alors que les meilleurs joueurs... ?? du collège se rendaient au Leblanc High School pour disputer une partie hors concours, ils en revenaient avec une infligeante défaite de 58-17. Au contraire, au début d'octobre de la présente année scolaire, l'équipe des finissants rencontra la même équipe et remporta la palme au compte de 46-32. Et ce n'est pas tout: trois semaines plus tard, l'équipe du cours collégial, supposée « inférieure » à celle de Philo II, humilia cette même équipe (32-25). Si, à leur tour, les élèves du cours secondaire dirigés par Roland Leblanc leur font mordre la poussière, le compte sera désormais parfait. « Avec de fréquents exercices, vous les humilierez certainement... »

BALLON-VOLANT

Au ballon-volant, nos représentants furent moins favorisés par Dame Chance. La seule occasion où ils eurent à faire face à une équipe venant de l'extérieur ne leur permit pas de vaincre. Mais, on peut



- TOMATES ROUGES SUR TAPIS VERT -

TENNIS et BILLARD

Pour la première fois depuis de nombreuses années, les compétitions de tennis et de billard ont eu lieu dans notre institution. Dans le domaine du billard, nous avons pu assister à une chaude lutte entre Gilles « tomate » Ouellet et Roger Haddad. Après avoir remporté la première étape (100-97), Ouellet a dû céder le sceptre de la victoire à son adversaire qui s'assura les honneurs des deux autres parties (100-95, - 100-89).

HOCKEY

Même si tous les gourets ont été achetés, le hockey n'a pas fait encore ses débuts au moment où ces quelques lignes sont rédigées. C'est avec anxiété que tous attendent la première glace. Espérons que cette prochaine saison sera fructueuse en victoires!

C'est en rêvant aux prochains rencontres du All Stars que je vous « donne » le BONJOUR.

Pierre Blanchard,
Philo II.

LE COIN DES ANCIENS

Les Amicales à

SEPT-ÎLES

La dernière réunion générale a insisté sur la réorganisation des amicales. Voilà pourquoi je me suis mis sur la route. Je me suis rendu d'abord à Sept-Îles, où je n'avais pas mis pied depuis 1942, à titre de missionnaire de passage. Quels changements en vingt ans. J'ai retrouvé l'ancien qui tout comme autrefois et bon nombre d'anciennes demeures le long de la rue Arnaud. J'ai eu le plaisir de saluer d'anciennes connaissances, comme le Dr Beaulieu et sa famille, Wilfred et Donald Gallienne, Herménégilde Vigneault, Louloulle et bien d'autres. Ce que j'ai voulu voir surtout, ce sont les anciens élèves du collège qui ont élu domicile dans cette nouvelle cité.

Nous avons fait une réunion dans l'école « Our Lady »; une vingtaine assistaient et parmi eux, trois anciens des cours d'été.

Après avoir parlé du collège et répondu aux questions concernant les anciens professeurs, nous avons décidé de former une amicale.

Les élections donnèrent les résultats suivants: M. Réal Savoie (1950-1953), agent d'assurances de son métier et grand sportif à ses heures fut élu président. M. Savoie, pour ceux qui l'ont connu est resté très dynamique. Vice-président: Vincent Ferguson, assistant principal de l'école, autrefois de Paquetville; secrétaire: Gilles Thériault (1960-1962); conseillers: Hermas Brideau (1949-1952), Léo Albert (1945-1947), Gaspard Duguay (1925-1926), Rév. Père Simon Larouche, ancien supérieur (1941-1943), aumônier.

Mes remerciements à tous et en particulier à Raymond Lacombe (1944-46), actuellement principal, pour l'usage d'un magnifique local. Bon succès.

BAIE-COMEAU

À Baie-Comeau, nouvelle réunion des anciens sous la présidence de Jean-Pierre Jomphe (1955-1959). Le Père Edouard Boudreault, supérieur provincial de passage à Baie-Comeau, nous honora de sa présence, ainsi que les Pères de notre paroisse Ste-Amélie, le curé, le Père Emmanuel Gallant (1930), le Père Arthur Gallant (1916-1917) aux belles histoires des temps antiques, le Père Lomer Cormier (1929-1933). Le secrétaire est le Père Albert Dumaresq, maintenant aumônier à l'hôpital de Haute-Rive. Les conseillers: Léopold Cormier (1924-1930), Dr Gaston Simard, Armand Landry (1925-1930).

L'amicale de Baie-Comeau doit élargir ses cadres pour accepter aussi les anciens du collège Ste-Anne de la Pointe-de-l'Église.

RIMOUSKI

Le Père Nouvel (un nouveau traversier) me ramena à la Pointe-au-Père, où le Père P.-E. Ferland (1923-1928) m'offrit l'hospitalité. MM. Sylvio et son ami Philippe Bouchard, deux anciens de Caraquet,

avaient fait un travail préliminaire à l'assemblée qui eut lieu à Rimouski le 17 octobre. Une douzaine d'anciens se présentèrent. Il fut décidé que si on pouvait trouver vingt-cinq anciens intéressés, on procéderait à l'organisation d'une amicale.

MM. Gérald Lévesque (1943-1947), Albert Rouleau (1943-1936), Ernest Allard (1927-1935) consentirent à former un comité chargé de l'organisation de l'amicale et tous les autres promirent leur concours.

Toutes ces réunions d'anciens furent l'occasion de rencontres, soit d'anciens élèves qui ne se voient pas souvent ou de nouvelles rencontres de personnes qui ignoraient absolument qu'ils avaient fréquenté le même collège à des époques différentes. Une partie de la réunion était infailliblement réservée aux questions sur tel ou tel professeur (les noms de M. Van Tassel et Pothier étaient fréquemment mentionnés) ou de tel ou tel ancien condisciple. Ces rencontres d'anciens condisciples et d'anciens professeurs ont toujours leur intérêt; voilà pourquoi je ne manque jamais d'inviter les anciens à la réunion générale qui aura lieu chaque année à la fin du mois de juin.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris la mort de Wilfred Ouellet, de Bic, ancien élève du collège de Caraquet.

Raymond Dugas (1947-1951) est mort à Baie-Comeau.

Le Dr Valmont Allard est décédé subitement au début d'octobre. Le malheur que nous l'apprenions trop tard pour assister aux funérailles. Le Dr Allard était un ancien du collège de Caraquet et un de nos plus dévoués amis. Ceux qui assistaient à la dernière réunion générale se rappelleront avec quelle assiduité il prit part à toutes les réunions. Il fut président de l'Association des anciens pendant un terme et président de l'amicale de Chandler depuis sa fondation. Le Dr Allard était très avantagéusement connu dans sa région pour sa charité et son grand dévouement. C'était un grand chrétien; son Alma Mater est heureuse de le proclamer et s'unit à sa famille et à ses nombreux amis pour le pleurer.

PROMOTION

Adrien Cormier (1929-1936), de Moncton, est promu juge à la cour d'appel de la cour suprême du Nouveau-Brunswick. Depuis 1955, le juge Adrien Cormier présidait la cour des comtés de Kent et Westmorland.

Me Albert Pichette fut nommé juge de la cour suprême du Nouveau-Brunswick, le 20 septembre dernier.

AVIS AUX ANCIENS

Veillez nous envoyer des nouvelles vous concernant ou concernant les anciens de votre région et nous vous ferons un plaisir de les publier.

R. P. Léopold Laplante, sec. de l'Association des anciens.

Que dois-je faire, docteur, pour soigner mon rhume? demande à son médecin une dame très décollétée.

— Commencez par rentrer vous habiller et mettez-vous au lit!

PHARMACIE PEPPER

Chimistes à votre disposition pour vos prescriptions
135, rue MAIN, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4355

MADemoiselle Anastasia Burke

OPTOMÉTRISTE
DERNIÈRES VARIÉTÉS DE LUNETTES
267, avenue King, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4735

DR PHILIPPE CYR

CHIRURGIEN-DENTISTE
195, RUE MAIN, appt 3,
Tél. LI 6-3100 Bathurst, N.-B.

DOCTEUR

Edmond-J. LEGER

DENTISTE

230, rue St-Georges,
Bathurst, N.-B.

Tél. LI 6-2745

Pharmacie Veniot

Votre pharmacie « Rexall »
Tout ce qu'il vous faut

225, avenue King, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4411

R. ASSAFF & SON LTD.

MARCHAND EN GROS DE TABAC ET CONFISERIE

BOULANGER ET PÂTISSIER « COTTAGE »

345, RUE ST-PATRICE,
BATHURST, N.-B.

Tél.: LI 6-2116 et LI 6-3404



Joyeux Noël

ET
HEUREUSE
ANNÉE

- À SON EXC. MGR LEBLANC ET SON CLERGÉ...
- À NOS PROFESSEURS...
- À TOUS NOS LECTEURS... ET... À TOUT LE MONDE...

LA DIRECTION